

Onirologie

Mathieu Hachebé

Numéro 165, été 2020

Écoutez ! Je serai votre chien, un bon chien, mieux que tout autre chien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93897ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hachebé, M. (2020). Onirologie. *Moebius*, (165), 59–63.

Onirologie

Mathieu Hachebé

Mon salon débordait de plantes. Elles étaient en pleine santé. Certaines fleurissaient. D'autres bourgeonnaient. La pleine lune perçait le carrelage de la grande baie vitrée. Je sentais la marée opérer en moi. Je montais, redescendais, je montais, redescendais, montais, redescendais. Je luttais comme je le pouvais, mais ne pouvais rien y faire : mon corps n'était qu'un petit océan constitué à soixante-cinq pour cent d'eau.

Pour tuer les loups, je devais les faire excréter. Pour les faire excréter, je devais leur tirer la queue. Pour leur tirer la queue, je devais les faire s'asseoir, demeurer immobiles. Pour les faire s'asseoir, demeurer immobiles, je devais les hypnotiser. La meute me montrait les dents : canines, incisives, molaires. Je faisais aller mon pendule, la meute se calmait. Je m'avançais vers un premier loup, lui disais tu es un chien, un bon chien, un tout petit chien, un chien bien dressé, tu t'assois, oui, tu t'assois, tu restes, bon chien reste, oui bon chien assis, bon chien reste. Je le contournais, m'approchais par-derrrière, lui tirais la queue. Il excréta sous mon nez, mourait sous mon nez. J'avais peine à respirer et, pourtant, tout était à recommencer.

* *
* *

Je mangeais un chili végétal, mordais ma cuillère. Mes canines, mes incisives, mes molaires : toutes mes dents volaient en éclats, tombaient dans l'assiette. Vingt-huit dents dans mon assiette, plus aucune dans la bouche. Je faisais le tri : le chili d'un côté, les dents de l'autre.

Un gigantesque bain, rempli de mousse. Un bain à l'intérieur d'un bateau de croisière, lui-même à l'intérieur d'une immense piscine rectangulaire. Autour de l'immense piscine rectangulaire, un canal, entouré d'une série de gratte-ciels. Sur le canal, des yachts parcourant le grand rectangle, encore et encore. Au bord de l'eau, entre l'immense piscine et le canal, un pavé. Sur le pavé, un orchestre de loups-musiciens vêtus de costards mauves, modèle queue-de-pie. Des loups-musiciens qui jouaient du tuba, de la trompette, du saxophone, du cor français, du cor anglais peut-être. Des loups-musiciens qui jouaient une musique endiablée, qui se léchaient les babines en attendant leur rétribution, en attendant que l'un des vacanciers tombe à l'eau, emporté par la fête.

* * *

J'étais dans un trou noir sans plancher ni plafond. Seulement une série d'escaliers troués. Une dizaine de marches de béton qui s'arrêtaient ici. Un peu plus haut, une autre dizaine. Encore plus haut, une autre dizaine. Et ainsi de suite. Si je prenais mon élan, je pouvais atteindre le prochain palier ; si je prenais un autre élan, je pouvais atteindre le suivant ; si j'échouais, je me retrouvais plus bas. Beaucoup plus bas. Invariablement, je me retrouvais plus bas, beaucoup plus bas. Tout était toujours à recommencer.

Des électrodes collées au corps, je courais au sommet d'un canyon circulaire, infini. Tout en bas, au milieu du cercle, du magma en fusion. Le long de la piste, des hommes-loups en survêtements blancs, chronomètre en main, me hurlaient d'augmenter le rythme. Si j'échouais au test, on m'exécuterait. Si je réussissais, je conserverais ma place dans l'équipage. Pas d'autre choix que d'accélérer la cadence, que de puiser au fond de mes réserves. Je râlais, suffoquais, donnais tout ce que j'avais. À bout de souffle, j'enjambais la ligne d'arrivée. Les hommes-loups se dirigeaient vers moi, chronomètre et billet en main. Le départ était pour le surlendemain : j'irais coloniser Mars.

* *
* *

J'étais dans une chambre, assis à même le sol. Il faisait froid. Très froid. Aucune ouverture, à l'exception d'une fenêtre entrouverte. Un loup entrait dans la pièce, se ruait sur moi. Je roulais sur le plancher, me débattais, l'agrippais, l'enlaçais, l'embrassais : il avait très bonne haleine.

Devant moi, une série de portes identiques. Je me dirigeais vers la dernière, au fond à droite. J'ouvrais la porte, montais une série de marches, parvenais à une nouvelle série de portes. Je choisissais la première à gauche, montais les marches, parvenais à une autre série de portes. J'ouvrais la quatrième porte à droite : je tombais. Tombais longtemps. J'atterrissais plus bas. Beaucoup plus bas. Mon visage embrassait le béton. Mes canines, mes incisives, mes molaires : toutes mes dents volaient en éclats, se fracassaient contre le béton.

* * *

Une petite pièce avec rien d'autre qu'en son centre, un divan. Aucune porte. Seulement une fenêtre. Roulé en boule, je regardais les heures passer. Me venaient des envies de m'échapper, de me défenestrer, de m'envoler. Mais toujours, cette peur de me faire dévorer. Je reprenais ma place sur le divan.